Refus ou indifférence?

La langue du voisin : un paradoxe du franco-allemand

Hans Herth*

L'apparente symétrie de l'énorme recul du nombre des élèves de français en Allemagne et d'allemand en France ne cesse d'interroger. La « demande sociale » traditionnelle de l'allemand en France et du français en Allemagne a disparu des écrans radars. Warum et pourquoi ?

Niedergang der Partnersprache(n)

Der Soziologe Hans Herth, Präsident der Fédération des Associations Franco-Allemandes pour l'Europe (FAFA), französisches Pendant und Partnerorganisation der Vereinigung Deutsch-Französischer Gesellschaften für Europa (VDFG), gibt Antworten auf die Frage, warum der Stellenwert der deutschen Sprache in Frankreich und der französischen Sprache in Deutschland beim Fremdsprachenerwerb in den vergangenen Jahren so sehr gesunken ist.

U. a. hat Spanisch in beiden Ländern aus unterschiedlichen Gründen Deutsch bzw. Französisch als zweite Fremdsprache (nach der ersten Fremdsprache Englisch) verdrängt; hinzu kämen soziokulturelle Befindlichkeiten wirtschaftlicher, kultureller und politischer Art. Red.

L'anglais est devenu partout une matière basique et obligatoire à l'instar des mathématiques, de la physique-chimie ou de la gymnastique. Et l'espagnol est devenu en quelque sorte la première des langues étrangères vraiment étrangère. Avec l'anglais obligatoire, les Européens sont appelés à devenir quasiment bilingues dès le début de la scolarisation. D'où une nouvelle constellation de l'apprentissage des langues : deux langues non étrangères – langue maternelle + anglais – et une langue étrangère, de préférence mondiale (l'espagnol) ou la plus prometteuse d'avenir à long terme (le chinois par exemple).

Cette familiarité avec l'anglais semble plus facile en Allemagne, puisque la langue de Shakespeare est une cousine proche de l'allemand. Mais les Français ont eux aussi un avantage non négligeable : les deux tiers du vocabulaire anglo-saxon est « normand », issu de l'importation normannique du français. Au reste, dans les deux pays, tout comme dans le monde entier, l'exposition quotidienne à l'anglais est quasi-permanente, surtout pour les jeunesses : de la « culture rock » au maniement de l'ordinateur, en passant par les jeux et les bandes dessinées, l'anglais est partout, y compris dans les signalétiques touristiques et les usages publicitaires. Nul n'y échappe et nul ne saurait vraiment ni le contester, ni être crédible à vouloir y changer quelque chose.

Dès lors, l'alternative des parents au moment de l'inscription des enfants en début du secondaire est devenue d'autant plus théorique que l'anglais jouit d'un quasi monopole au primaire. Et le choix de la deuxième langue vivante est désormais du ressort des adolescents au moment où ils commencent à gérer leur scolarité eux-mêmes, en relative autonomie.

Là s'arrête la symétrie : les statuts de l'espagnol face au français en Allemagne et face à l'allemand en France ne sont pas tout à fait comparables. Le français n'est pas concurrencé de la même manière et aussi intensément en Allemagne, où le latin connaît un regain d'intérêt. Pour les Allemands, le français est une branche de la romanistique et le choix s'opère sur une palette latine

^{*} Hans Herth est sociologue et président de la Fédération des Associations Franco-Allemandes pour l'Europe (FAFA).

« français-espagnol-latin ». Mais, face au latin, le français fait moins sérieux, moins basique et face à l'espagnol il a une image de langue soit trop « féminine », soit trop dense parce que réputée être portée par des professeurs trop exigeants. Dans un contexte scolaire notoirement plus cool qu'en France, l'intransigeance du maître passe mal.

Du côté des jeunes Français il n'y a qu'un face à face allemand-espagnol. L'allemand y apparaît d'emblée comme une langue vraiment et radicalement étrangère (sa proximité avec l'anglais n'est pas perçue). L'espagnol par contre se situe dans

Recours au dictionnaire

Les Français entretiennent peut-être un rapport difficile avec leur propre langue, tant il est vrai que, issu d'une évolution dialectale du latin, le sens profond des mots leur échappe à moins d'être des latinistes chevronnés. Est-ce cette difficulté à bien comprendre sa propre langue qui explique que chaque foyer français dispose d'un *Petit Larousse* (ou d'un *Petit Robert*) quand les Allemands se contentent du seul *Duden*, dictionnaire basique orthographique sans définitions.

H. H.

une intercompréhension naturelle qui fait espérer un allègement des apprentissages nécessaires pour affronter le bac. L'espagnol est un choix d'économie des apprentissages, une sorte d'impasse sur l'apprentissage d'une langue face à l'inflation des contenus à assimiler. Le combat est donc bien plus inégal que dans le cas du trio allemand « latinfrançais-espagnol »

Dans le système élitiste du passé, apprendre une ou deux langues étrangères ne relevait pas d'une conception utilitariste. A l'école, on ne faisait qu'apprendre à apprendre : on exerçait et affinait son intelligence avec l'apprentissage linguistique. L'allemand bénéficiait même de l'image d'une sorte de latin moderne. Allemand et latin se complétaient et, si possible, mieux encore avec du grec ancien. Telle était la voie royale de la culture humaniste. Dans ce contexte, le français disposait en Allemagne et au sein de la romanistique d'un atout majeur : la production culturelle français

considérée comme fondamentale à la culture européenne. De la même manière, avant la tragédie du nazisme, les Français plaçaient la culture allemande sur un piédestal tout aussi élevé. Les deux pays pouvaient se battre à mort, le respect mutuel de la culture de l'autre n'en était pas moins inébranlable et dépassait tous les clivages et tous les clichés haineux. On apprenait une autre langue d'abord pour maîtriser la matière grammaticale en la relativisant, ensuite pour pénétrer dans la sphère culturelle indispensable à une tête bien faite, et tant mieux si cela permettait d'apprendre ces langues étrangères plus tard, dans la suite de sa vie intellectuelle ou professionnelle. A ce niveau d'exigence culturelle, la pratique écrite de la langue l'emportait largement sur son oralité.

Des exigences nouvelles

Dans le sillage de la démocratisation du secondaire, la diminution de l'aura intellectuelle du bachelier va de pair avec une nouvelle exigence, celle d'une opérationnalité immédiate des savoirs à distribuer et à assimiler. La formation secondaire est de plus en plus appréhendée comme une antichambre de la formation professionnelle avec des contenus cognitifs applicables dès le premier travail, voire même au cours des stages d'initiation à l'entreprise.

De là est née une formulation nouvelle des objectifs de l'apprentissage des langues : « maîtriser » au moins les rudiments de deux langues étrangères à l'issue de sa scolarité. Cette exigence sociale pèse fortement sur l'image des langues : il faudrait donc privilégier une langue utile au « vivre ensemble mondial » qui, nécessairement, sera plus facile à acquérir, si possible le plus vite possible. Exit l'allemand, tant il est chargé d'une image contraire.

Cette évolution est renforcée par une seconde démocratisation, celle de la mondialisation de la vie quotidienne elle-même, tant touristique que professionnelle. L'anglais devient ainsi incontournable en toutes circonstances au point que la maîtrise d'un « anglais globalisé » (globish) — très éloigné de la maîtrise du vrai et bel anglais — apparaisse comme la norme. Cette légitimation de facto du globish est l'indicateur de cette nouvelle façon de

voir l'outil langue. Partout on semble avoir voulu oublier l'ancienne priorité culturelle, pour ne plus voir que l'outil de communication, au point que même le Cadre européen commun de référence pour les langues vivantes (CECRL) soit construit sur la notion de langue de communication. Les deux perspectives sont loin de s'additionner et tendent à s'exclure plus ou moins fortement.

Cette optique utilitariste procède d'une histoire plus longue en Allemagne qu'en France. Cela explique d'ailleurs, pour partie, cette idée française profondément ancrée : « Pourquoi donc apprendre l'allemand? Les Allemands parlent tous anglais, non? ». En effet, les Allemands ont l'œil rivé sur un horizon loin au-delà des frontières tant régionales que nationales : tradition du recours à l'exil pour compenser la pression démographique, recherche de débouchés lointains pour leurs productions industrielles, passage obligatoire aussi par l'exil temporaire au service armé ou technique des puissantes aristocraties méditerranéennes et françaises, toute l'histoire de l'Europe centrale et du Nord est tramée des échappées vers l'étranger, avec le culte nécessaire d'un exotisme du lointain. Cela fonctionne depuis la plus Haute Antiquité.

Dès lors, l'idée d'une nécessité de parler une autre langue que la sienne propre s'impose comme une évidence indiscutable fermement ancrée dans l'imaginaire national. Qui plus est, la distanciation à sa propre langue est renforcée par une autre évidence quotidienne : celle d'une coexistence intime de deux niveaux linguistiques internes à sa propre culture, celle du parler local et régional maternel à côté de la langue écrite de la culture, du droit et de la religion.

A cette dialectique entre l'horizon du commerce au long cours et l'intimité de la *Heimat*, s'est surajouté à plusieurs reprises le mythe de la liberté retrouvée, tantôt sur la terre promise d'outre-Atlantique, tantôt avec la vie comme « Dieu en France » (« wie Gott in Frankreich »). Pour nombre de générations allemandes parler anglais était une assurance de survie, loin de l'arbitraire féodal et absolutiste. Dans les années de plomb d'aprèsguerre, lire Camus en version originale était aussi une porte entrouverte pour une alternative de vie plus décontractée dans le Midi français. L'espagnol des jeunes Allemands, lui aussi, participe de

cet attrait du lointain, en l'occurrence de l'Amérique du Sud, autre terre promise du rêve allemand. Ainsi l'anglais comme l'espagnol se nourrissent-ils des nostalgies allemandes pour le lointain (die Ferne).

Au-delà des auras économique, romantique et politique des langues anglaise, française et espagnole en Allemagne, l'attrait global pour la pratique des langues s'explique par le vécu scolaire où une pédagogie plus ouverte atténue la douleur des mises en échec, auxquelles les jeunes Français sont plus souvent exposés : non seulement l'élève allemand parle plus en classe, mais encore il parle beaucoup en groupes d'élèves, entre élèves sous la conduite du professeur de langues. Certains ajouteront que la langue allemande, moins que le slave, mais plus que le français, ouvre l'oreille à une bande plus large de perception des sons phonétiques.

Mais il existe aussi des freins, plus puissants en France qu'en Allemagne, pour s'ouvrir aux autres langues. Les Allemands, concentrés dans des espaces aux frontières trop proches, sont moins effrayés par l'étrangeté des autres sociétés que les Français, à l'aise dans leur Hexagone et qui voient d'autant plus l'étrangeté de l'étranger qu'ils ressentent moins la nécessité de négocier avec lui. De leur expérience historique les Français tirent la conviction intime d'une sorte de supériorité de leur langue. Qui plus est, le centralisme a conduit l'Etat français à décréter dès la Renaissance l'unicité du français sur son territoire et à y nier la diversité linguistique. Aujourd'hui encore, l'Etat français est dans l'incapacité de ratifier la Charte européenne des langues régionales.

Ce culte de sa propre langue a pour corollaire un drôle de principe (ou de préjugé) très courant : apprendre deux langues, c'est n'en apprendre aucune correctement. Ce principe se prolonge jusque dans la suspicion du refus à adhérer aux valeurs de la République : parler la langue de sa famille étrangère est un pas de trop vers le monde vénéneux du communautarisme. A la limite d'une diabolisation larvée, le bilinguisme n'a pas de prestige en soi et seul le degré de fluidité acquise par tel ou tel individu dans une autre langue étrangère saurait être objet d'estime ou d'admiration.